



La liaison des idées chez Condillac : le langage au principe de l'empirisme

Marion Chottin

► To cite this version:

Marion Chottin. La liaison des idées chez Condillac : le langage au principe de l'empirisme. Astérion, 2014, Le principe de la folie et de la raison. Association des idées et liaison des idées aux XVIIe et XVIIIe siècles, 12, 10.4000/asterion.2503 . hal-01368020

HAL Id: hal-01368020

<https://hal.science/hal-01368020>

Submitted on 18 Sep 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marion Chottin

La liaison des idées chez Condillac : le langage au principe de l'empirisme

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Marion Chottin, « La liaison des idées chez Condillac : le langage au principe de l'empirisme », *Astérion* [En ligne], 12 | 2014, mis en ligne le 24 juin 2014, consulté le 27 juin 2014. URL : <http://asterion.revues.org/2503>

Éditeur : ENS Éditions

<http://asterion.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://asterion.revues.org/2503>

Ce document PDF a été généré par la revue.

© ENS Éditions



La liaison des idées chez Condillac : le langage au principe de l'empirisme

Marion Chottin

Marion Chottin est agrégée de philosophie, docteur en histoire de la philosophie moderne et chercheuse associée au CHSPM (Panthéon-Sorbonne) et au Cerphi (ENS de Lyon), spécialiste des théories de la perception de l'Âge classique et des Lumières. Elle a publié : *L'Aveugle et le philosophe, ou comment la cécité donne à penser*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2009 ; « Où est passé l'esprit des Lumières ? Locke, Condillac, Helvétius », *Studia Universitatis Babes-Bolyai Philosophia*, déc. 2012 ; « Le système de l'*Encyclopédie* et la métaphore de la lumière : héritage et refonte du système cartésien », *Labyrinthe*, février 2010. Sa thèse sera publiée prochainement chez Honoré Champion sous le titre *Le partage de l'empirisme. Une histoire du problème de Molyneux aux XVII^e et XVIII^e siècles*.

Résumé Cet article entend défaire une apparence de contradiction : comment Condillac, dans *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, peut-il à la fois placer la sensation à l'origine de la connaissance et attribuer à la « liaison des idées » un statut principal ? Faut-il comprendre que la connaissance, loin de commencer avec des atomes sensibles reçus passivement par l'esprit, constitue d'emblée une activité ? Après avoir écarté une telle lecture, l'article établit que la « liaison des idées » est certes dérivée dans l'ordre de la connaissance, mais bel et bien première dans celui de l'expérience actuelle : l'analyse de l'entendement ne saurait remonter au-delà des idées liées – ce qui précède de telles liaisons, à savoir la perception réduite à sa dimension de sensation, est irrémédiablement perdu pour l'esprit. Non seulement il est impossible de remonter plus haut que les idées liées entre elles, mais ces liaisons d'idées sont toujours en même temps des liaisons de mots. Ce serait là faire de Dieu l'origine de la connaissance, si Condillac, comme Malebranche, faisait du langage un présent divin. Mais parce que l'arbitraire du signe est une institution humaine, c'est bien l'homme, et non Dieu, qui est *in fine* le créateur des idées.

Mots clés sensation, liaison des idées, empirisme, langage

Abstract *This paper aims at breaking up an outward discrepancy: how can Condillac, in his *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, at the same time, place sensation at the origin of knowledge, and grant to "ideas connection" the status of a principle? Are we to understand that knowledge, far from beginning with sensitive atoms passively received by the mind, is in itself an activity? After dismissing such an interpretation, the paper states that even though "ideas connection" comes second in the development of knowledge, it definitely comes first in the way we experiment ideas: understanding analysis can't go back beyond connected ideas – what precede such connections, namely perception reduced to its dimension of sensation, is unrecoverably lost for the mind. Not only is it impossible to go back far from the connected ideas, but these ideas connections are always, at the same time, words connections. It would be to make God the origin of knowledge, if Condillac, like Malebranche, would make language a divine gift. But because sign arbitrariness is a human institution, it is indeed Man, and not God, who in fine creates ideas.*

Keywords sensation, ideas connection, empiricism, language

- 1 Dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746), Condillac soustrait le concept de « liaison des idées » de la périphérie à laquelle l'avaient confiné Descartes et ses successeurs, pour lui attribuer la fonction de « principe » de la métaphysique qu'il entend promouvoir¹ : « [...] je suis remonté à la première opération de l'âme et j'ai, ce me semble, non seulement donné une analyse complète de l'entendement, mais j'ai encore découvert [...] le principe de la liaison des idées »².
- 2 Parfaitement instruit des thèses de ses devanciers, l'abbé estime ainsi être l'inventeur non pas certes du concept, mais du statut principal de la liaison des idées.
- 3 Une telle prétention ne laisse pas d'être hautement paradoxale. N'avons-nous pas coutume de penser que le propre de la tradition dans laquelle s'inscrit l'abbé, savoir l'empirisme des Lumières, consiste à situer dans la sensation l'origine comme le principe des connaissances ? L'œuvre même de Condillac apporte son crédit à cette habitude de pensée. Aussi lisons-nous, dans le *Traité des systèmes* (1754), que « [...] toutes nos connaissances viennent des sens »³. Quant à l'*Essai* lui-même, sa lecture disqualifie la tentation de voir à l'œuvre sur ce point, entre 1746 et 1754, une évolution de la pensée condillacienne. L'abbé y formule en effet la même thèse exactement : « [...] les sens sont la source de nos connaissances »⁴. Ainsi, la connaissance commence avec les sensations – non pas avec la liaison des idées, laquelle constituerait seulement la suite, ou plutôt la conséquence des premières impressions sensorielles : nous commencerions par sentir, puis combinerions ces sensations pour obtenir enfin des idées, par là même essentiellement liées. Au demeurant, une telle priorité chronologique de la sensation sur la liaison des idées semble légitimer la compréhension la plus commune de la philosophie empiriste⁵, suivant laquelle celle-ci fait du connaître l'acte qui consiste à agréger entre eux des atomes sensibles – de telle sorte que soit reproduite en pensée la structuration du réel. Ainsi, la sensation de froid combinée à la sensation de dureté et à la sensation de blanc donnerait l'idée de la glace.
- 4 Nous voici donc confrontés à un véritable paradoxe⁶ : seconde par rapport à la sensation, comment la liaison des idées pourrait-elle se trouver au principe – c'est-à-dire, pour une philosophie qui prétend identifier les deux sens de ce

¹ À savoir, comme on sait, d'une métaphysique entendue comme théorie de la connaissance.

² *Essai sur l'origine des connaissances humaines* (désormais noté *Essai*), Paris, Albin Michel, 1998, II, sect. 2, chap. 3, § 39, p. 296.

³ *Traité des systèmes*, Paris, Fayard (Corpus des œuvres de philosophie en langue française), 1991, chap. 2, p. 10.

⁴ *Essai*, ouvr. cité, II, sect. 2, chap. 4, § 53, p. 304.

⁵ C'est notamment le cas de R. Barbaras (voir par exemple *La Perception. Essai sur le sensible*, Paris, Hatier, 1994, p. 10), mais aussi, en un sens, de S. Auroux (notamment dans son article « Pour un nouvel empirisme », *Dialogue* XXIV [1985], p. 411-426). Pour ce dernier, l'empirisme classique reste aux prises avec le mythe de la sensation élémentaire – dont on ne peut tirer aucune théorie scientifique. Le « nouvel empirisme » devra donc se défaire de cette thèse portant sur l'origine des connaissances : « Il faut débarrasser l'empirisme de la mythologie des "sense data". Le destin contemporain de l'empirisme ne me paraît nullement lié au refus de toute hypothèse nativiste, ni à la tentative d'expliquer la pensée scientifique à partir de sensations élémentaires » (p. 425). D'après Auroux, l'empirisme doit se resserrer autour de la thèse selon laquelle « la théorie de la connaissance » repose sur « la base d'une histoire des sciences », autrement dit constitue elle-même « une discipline empirique » (*ibid.*).

⁶ A. Charrak a déjà relevé cette « situation paradoxale, où ce principe [sc. la liaison des idées] apparaît du même coup comme dérivé [...] » (*Empirisme et métaphysique. L'« Essai sur l'origine des connaissances humaines » de Condillac*, Paris, Vrin, 2003, « L'unicité du principe : du rejet de l'innéisme à la liaison des idées », p. 39).

terme⁷, non seulement au fondement, mais encore au commencement de la connaissance ? Un tel statut principal semble menacer d'un même geste l'une des principales thèses condillaciennes, et l'atomisme épistémologique que sa philosophie est censée incarner.

La liaison des idées : une origine dissimulée ?

- 5 La façon apparemment la plus simple de résoudre la difficulté consisterait à concevoir la liaison des idées comme une liaison de sensations : loin de former un concept distinct, la liaison des idées ne désignerait autre chose que cette sensation dont Condillac fait l'origine des connaissances – plus précisément, que les sensations qu'il considère comme leur principal matériau. Autrement dit, loin d'apparaître à l'âme comme disjointes et éparées, les impressions, conçues comme des idées, seraient toujours déjà liées par un acte de pensée – l'esprit apparaissant alors comme essentiellement, et même originellement actif⁸.
- 6 Une telle compréhension de l'empirisme en général, et de l'*Essai* de Condillac en particulier, présente le précieux avantage de produire l'identité de l'origine (la sensation) et du principe (la liaison des idées) en laquelle semble bien se résumer la méthode analytique : en quoi l'analyse (empiriste) se distingue-t-elle de la synthèse (rationaliste), si ce n'est par la correspondance qu'elle établit entre l'ordre de la découverte et celui de l'exposition des connaissances – autrement dit, entre l'ordre chronologique (qui commence à l'origine) et l'ordre logique (qui s'enracine dans le principe) ? Cette compréhension de la liaison des idées permettrait de rompre le cou de l'atomisme épistémologique, et, par là même, de sauver l'empirisme de cette objection dirimante : comment l'esprit pourrait-il être strictement passif dans la réception des idées, et résolument actif dans l'établissement de leurs liaisons ? La passivité de l'esprit ne serait finalement qu'un mythe – celui de l'empirisme mal compris.
- 7 Néanmoins, cette interprétation ne résiste pas à l'épreuve d'une lecture quelque peu attentive de l'*Essai*. Jamais, en effet, Condillac n'identifie sensation et idée – ou, pour être au plus près de sa terminologie, perception et idée. Si la dimension représentative est intrinsèque à la seconde, elle ne caractérise pas la première qui, en tant que telle, en est même absolument dépourvue : « [...] des perceptions qui n'ont jamais été l'objet de la réflexion ne sont pas proprement des idées. Elles ne sont que des impressions faites dans l'âme auxquelles il manque, pour être des idées, d'être considérées comme images »⁹.
- 8 En somme, nous n'avons pas immédiatement idée de ce que nous percevons. Nous commençons par ressentir, avant d'être capables de porter notre attention sur ce que nous ressentons, et de saisir qu'à ces impressions sensorielles correspondent hors de nous des objets. Ces quelques lignes viennent éclairer le processus de décomposition de la sensation auquel se livre Condillac au début de l'*Essai*¹⁰ : si sentir consiste à percevoir (1), mais aussi à rapporter cette perception à quelque

⁷ *Traité des systèmes*, ouvr. cité, chap. 1, p. 7 : « [...] principe et commencement sont deux mots qui signifient originairement la même chose ».

⁸ Il est pour le moins certain qu'une telle activité caractérise l'entendement. Voir *Essai*, ouvr. cité, I, sect. 5, § 11, p. 140-141 : « Il n'est point vrai [...] que l'entendement ne soit ni libre ni actif ; les analyses que nous en avons données démontrent le contraire. » Toute la question est de savoir si cette activité est originaire ou dérivée.

⁹ *Ibid.*, I, sect. 4, chap. 2, § 25, p. 130.

¹⁰ *Ibid.*, I, sect. 1, chap. 2, § 11, p. 38.

chose hors de nous (2) et à juger « que ce que nous rapportons aux choses leur appartient en effet »¹¹ (3), alors la perception en tant que telle n'est pas une idée, mais une modification de l'âme sans signifiant objectif. Essentiellement dérivées en tant qu'elles sont l'effet de la réflexion¹², les idées liées ne sauraient donc constituer l'origine des connaissances. À ce titre, il nous faudra réévaluer la méthode empiriste qui, dans *l'Essai* du moins, ne saurait ainsi se réduire à l'identification des ordres de la découverte et de l'exposition des connaissances.

- 9 Mais il y a plus. La liaison des sensations – plus précisément, de ces sensations originaires que sont les perceptions – est elle-même quelque chose de dérivé. Autrement dit, les sensations n'apparaissent pas immédiatement liées, mais bel et bien sous la forme d'atomes sensibles. Pour Condillac en effet, l'attention seule permet de lier entre elles des sensations qui, originellement, ne mobilisent que la seule perception – entendue cette fois-ci comme opération de l'âme, et non comme impression des sens¹³. C'est le caractère dérivé de l'attention qui impose la déliaison des sensations et, par là même, la position d'atomes sensibles à l'origine des connaissances : puisque prêter attention consiste à observer, et à relier certaines perceptions seulement, il faut bien supposer, en deçà de cette contention de l'esprit, la présence d'une première opération qui, quant à elle, ne se fixe sur aucun objet en particulier, et consiste à percevoir des sensations disjointes les unes des autres. Pour donner à penser la nature de cette perception, Condillac prend l'exemple de la scène de théâtre. Avant que son attention ne se focalise sur l'action principale, l'esprit est impressionné d'une multitude d'images disparates :

Que quelqu'un soit dans un spectacle où une multitude d'objets paraissent se disputer ses regards, son âme sera assaillie de quantité de perceptions, dont il est constant qu'il prend connaissance ; mais peu à peu quelques-unes lui plairont et l'intéresseront davantage [...].¹⁴

- 10 Passant d'une perception à l'autre, l'esprit n'accède d'abord qu'à des sensations disjointes, et ce n'est que peu à peu que la scène théâtrale apparaît comme un tableau, c'est-à-dire un ensemble de rapports.

¹¹ *Ibid.*

¹² Pour Condillac, c'est donc la réflexion qui engendre l'idée, en dotant la sensation d'une dimension représentative qu'elle ne possède pas originellement. La genèse de la représentation réside ainsi pour lui, comme c'est le cas pour Hume aussi, dans la transformation de la sensation en idée. Mais tandis que le philosophe écossais affirme de là que l'idée est représentative de l'impression sensible, l'abbé estime qu'elle représente la substance matérielle qui l'a occasionnée.

¹³ À première vue, Condillac paraît identifier les deux termes : « La perception, ou l'impression occasionnée dans l'âme par l'action des sens, est la première opération de l'entendement » (*ibid.*, sect. 2, chap. 1, § 1, p. 42). Mais c'est pour mieux les distinguer quant au rapport que celles-ci entretiennent avec la réflexion : « L'idée [sc. de l'opération de perception] en est telle qu'on ne peut l'acquérir par aucun discours. La seule réflexion sur ce que nous éprouvons, quand nous sommes affectés de quelque sensation, peut la fournir » (*ibid.*). Autrement dit, seule l'idée de la perception, c'est-à-dire la perception dans son versant d'opération, est conditionnée par la réflexion. L'impression, quant à elle, parvient *ipso facto* à la conscience, antérieurement et indépendamment de l'activité réflexive. Une telle distinction constitue la critique d'une thèse lockéenne : pour l'auteur de *l'Essay*, la réflexion ne vient pas seulement porter à la conscience d'elle-même l'opération perceptive. Ainsi que nous le verrons dans un moment, elle semble déterminer aussi la conscience de l'impression – de telle sorte que le texte de Locke rend possible l'existence d'impressions (ou de perceptions) inaperçues : si la réflexion doit s'appliquer à l'impression pour la rendre consciente, on peut bien concevoir qu'il existe, antérieurement à l'attention de l'esprit (en laquelle consiste la réflexion), des perceptions inconscientes. Aussi l'abbé, sous couvert d'identifier totalement les deux facettes de la perception, entend-il instaurer, contre son prédécesseur, la petite différence qui provoquera l'impossibilité des perceptions inconscientes.

¹⁴ *Ibid.*, I, sect. 2, chap. 1, § 5, p. 43.

- 11 Reste à saisir la raison pour laquelle Condillac fait de l'attention le principe de la liaison des sensations¹⁵. Pourquoi la perception ne serait-elle pas d'ores et déjà douée de cette puissance liante par laquelle l'abbé caractérise l'attention ? Pour le comprendre, il est nécessaire de revenir au projet même de la philosophie empiriste : puisqu'il s'agit pour elle, et ce, depuis John Locke, de rendre compte du progrès des connaissances sans rien présupposer de leurs commencements, son point de départ sera celui de l'originale passivité de l'esprit¹⁶. Ainsi, nécessairement, l'esprit reçoit-il d'abord les sensations sans les lier.
- 12 Cependant, cette exigence ne saurait constituer l'unique raison qui ait conduit l'abbé à situer la liaison des sensations au niveau de l'attention. Car la force liante de cette dernière n'a rien d'une activité¹⁷. Au stade de l'attention, l'esprit est encore simple passivité, puissance de réception, et non pas d'établissement des idées liées. Non pas que les sensations contiennent en elles-mêmes de quoi engendrer l'attention (comme si, par exemple, les plus vives d'entre elles pouvaient seules y parvenir). L'attention se fixe sur les impressions sensibles qui satisfont les tendances et dispositions corporelles :
- Les choses attirent notre attention par le côté par où elles ont le plus de rapport avec notre tempérament, nos passions et notre état. Ce sont ces rapports qui font qu'elles nous affectent avec plus de force et que nous en avons une conscience plus vive.¹⁸
- 13 Ainsi les sensations ne sont-elles pas proprement liées par l'esprit : elles se lient *sponte sue* au moyen de l'attention que suscitent leurs rapports aux dispositions du corps. Nous comprenons dès lors en quoi consiste initialement cette liaison de perceptions : non pas en une association d'impressions relative, par exemple, à leur ressemblance intrinsèque¹⁹, mais en une liaison de sensations avec les états du corps auxquels elles correspondent : « Lorsque les objets attirent notre attention, les perceptions qu'ils occasionnent en nous se lient avec le sentiment de notre être et avec tout ce qui peut y avoir quelque rapport. »²⁰
- 14 Ainsi, le sentiment de peur pourra se trouver lié avec tel lieu déterminé qui l'aura suscitée, de telle sorte que la perception de ce lieu suffira, lorsqu'elle se présentera à nouveau, à engendrer chez l'homme la même passion²¹. Si la connaissance commence avec la sensation, c'est donc en tant que les besoins et les passions du corps trouvent en elle leur objet. La discontinuité signalée par

¹⁵ Ou, comme il continue lui-même à l'appeler, de la liaison des idées.

¹⁶ Voir S. Auroux, art. cité, p. 415 : « Aussi bien pour Hume que pour Condillac, le sujet cognitif est d'abord soumis à des processus qu'il ne domine pas, qui sont involontaires, et à propos desquels il n'est pas tout à fait faux de parler de passivité de l'entendement. »

¹⁷ Le concept d'activité, qui revient fréquemment sous la plume de l'abbé sans y être pour autant défini, peut cependant être caractérisé comme suit : l'activité de l'entendement désigne dans l'*Essai* non pas la réaction de l'esprit à l'égard de son environnement (c'est ainsi que l'attention, à ses débuts, est toute passive parce qu'elle réagit au dehors), mais la maîtrise de ses opérations. Dans cette perspective, seul l'homme fait preuve d'activité au sein de la nature. L'animal qui se fait des idées est bien plutôt agi par la nature en lui. En somme, l'activité pour Condillac n'est que l'autre nom de la liberté.

¹⁸ *Ibid.*, § 14, p. 48.

¹⁹ Qui, nous le savons, constitue en revanche l'une des lois humiennes de la liaison des idées. Il est possible de voir, dans cette différence de traitement, l'une des raisons du passage de la « liaison » (terme employé par Condillac à l'exclusion de tout autre) à l'« association » (terme préféré par Hume) des idées : si, dans le *Traité de la nature humaine*, les idées ne se lient pas mais s'associent plutôt, c'est, notamment, que le concept de liaison désigne traditionnellement le lien qui unit non pas tant les idées entre elles que celles-ci avec les états du corps. Or, nous savons que le philosophe écossais entend avant tout montrer que les relations entre idées peuvent se passer de tout sujet qui en serait distinct.

²⁰ *Ibid.*, § 15, p. 49.

²¹ *Ibid.*, II, sect. 1, chap. 1, § 3, p. 164.

les classiques entre conservation corporelle et connaissance n'a plus lieu d'être : les idées se lient pour la simple et bonne raison que cette liaison concourt à la survie du corps.

- 15 Mais dès lors, qu'est-ce qui empêche la perception de lier les sensations qu'elle reçoit ? Si celles-ci peuvent se lier, et se lient de fait dans la passivité de l'esprit, pourquoi la perception ne serait-elle pas, au même titre que l'attention, opération de liaison ?

- 16 Si, comme nous l'avons souligné, prêter attention revient à observer certaines perceptions au détriment de celles qui n'intéressent pas le corps, et ce, de façon à s'en croire exclusivement affecté²², percevoir, en revanche, consiste à « filmer » indifféremment toutes les sensations que les organes des sens, dans le flux permanent du mouvement des objets et des déplacements du corps, occasionnent en l'âme. Or, la liaison des sensations est garantie par la durée de celles-ci dans l'esprit lorsque celui-ci est attentif. Elle ne saurait par conséquent atteindre une opération – la perception – qui se définit a contrario par un certain pointillisme sensoriel. C'est ainsi son essentielle légèreté²³ qui empêche la perception de lier entre elles les sensations. Sorte d'œil au fond duquel défilent des images²⁴, l'entendement qui perçoit n'a donc rien d'une puissance de liaison.

- 17 Mais nous n'avons fait là que repousser le problème : pourquoi la perception manquerait-elle de l'intensité nécessaire à la liaison des sensations ? Cette thèse, qui semble à première vue arbitraire, s'enracine dans le refus condillacien des perceptions inconscientes. Que, pour Condillac, l'attention doive être distinguée de la perception, en tant que la contention de l'esprit sur les impressions des sens doit l'être aussi de leur simple appréhension, repose en effet sur l'idée d'une conscience de la totalité des sensations de l'âme. A contrario, si certaines d'entre elles passaient inaperçues, si l'esprit ne percevait que celles qui l'intéressent, la perception consciente s'identifierait *ipso facto* à l'attention, et serait alors conçue comme principe de liaison. Il est cependant relativement aisé de montrer que l'idée de perception inconsciente ne saurait avoir droit de cité. Non pas que l'attention soit nécessaire à l'advenue, dans l'esprit, des perceptions sensibles²⁵ – il s'agit là de la thèse de Locke, dont l'inconvénient consiste à faire partiellement fi du précepte empiriste du refus de l'inaperçu²⁶. Qu'est-ce à dire en effet que l'attention conditionne la perception sensible, si ce n'est que l'esprit perçoit lorsqu'il est

²² *Ibid.*, I, sect. 2, chap. 1, § 5, p. 44 : « [...] cette opération par laquelle notre conscience, par rapport à certaines perceptions, augmente si vivement qu'elles paraissent les seules dont nous ayons pris connaissance, je l'appelle *attention* ».

²³ Nous savons que Hume, à l'inverse, fonde sa théorie de la connaissance sur la vivacité intrinsèque des impressions des sens.

²⁴ Nous trouvons dans l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke (Paris, Vrin, 1998, désormais noté *Essai*) une telle comparaison de l'entendement avec une *camera obscura* : « [...] l'entendement ne ressemble pas mal à un cabinet entièrement obscur, qui n'aurait que quelques petites ouvertures pour laisser entrer par dehors les images extérieures et visibles, ou, pour ainsi dire, les idées des choses [...] » (*Essai*, livre II, chap. 11, § 17, p. 117).

²⁵ Voir *Essai*, ouvr. cité, § 7, p. 45 : « On pourrait ici prendre deux sentiments différents du mien. Le premier serait de dire que l'âme n'a point éprouvé, comme je le suppose, les perceptions que je lui fais oublier si promptement [...] ».

²⁶ C'est un point qui a été noté par A. Charrak. Voir *Empirisme et théorie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009, p. 40 : « La description génétique qui assigne un certain type de perception comme corrélat à la première opération de la réflexion et qui, de surcroît, conditionne l'accès aux véritables pensées à la constitution de cette relation conduit donc assez spontanément à admettre l'existence des petites perceptions, dont on connaît le rôle dans la théorie leibnizienne de l'union et l'opposition qu'elles rencontrent chez Condillac, en raison du principe fondamental d'un empirisme conséquent, savoir la solidarité entre les opérations de l'esprit et le matériau auquel elles s'appliquent. »

attentif aux traces cérébrales occasionnées par les objets des sens ? Manifestement, il y a là chez Locke un résidu de rationalisme²⁷, que Condillac a parfaitement saisi. Ainsi Malebranche, dans son *Traité de morale*²⁸, fait-il de l'attention le ressort de la perception sensible – c'est-à-dire, selon ses termes, de la liaison des idées avec les traces cérébrales – et ce, d'une façon analogue à Leibniz qui, dans le *Discours de métaphysique*²⁹, considère « l'animadversion » comme la condition de la réminiscence des vérités (autrement dit des idées liées). Le rapprochement que l'on peut ainsi faire entre les thèses leibnizienne et lockéenne signale la proximité théorique de celle-ci avec l'idée de perceptions inconscientes : non seulement la position de Locke suppose que l'esprit, lorsqu'il se replie sur lui-même, accède aux traces qui s'impriment dans le cerveau, mais encore qu'il perçoive inconsciemment, lorsqu'il est inattentif, les perceptions qui s'ensuivent. Trop proche à cet égard des conceptions de Leibniz, la thèse de Locke ne pouvait qu'être abandonnée par un philosophe soucieux de ne présupposer aucune donnée inapparaissante³⁰.

- 18 La position lockéenne rapidement écartée³¹, Condillac peut donner la véritable raison de l'inexistence des perceptions inconscientes – et par là même de leur apparente existence : toutes celles qui passent inaperçues présupposent de fait une aperception, laquelle atteste ainsi qu'elles ont tout bonnement été oubliées :

Qu'on réfléchisse sur soi-même au sortir d'une lecture, il semblera qu'on n'a eu conscience que des idées qu'elle a fait naître. [...] Mais on ne se laissera pas tromper par cette apparence si l'on fait réflexion que, sans la conscience de la perception des lettres, on n'en aurait point eu de celle des mots, ni par conséquent des idées.³²

- 19 D'où l'essentielle légèreté de la perception déjà mentionnée. Si toutes les impressions occasionnées par les objets parviennent à la conscience, mais si, manifestement, nous n'avons pas le souvenir de la totalité d'entre elles, c'est que ces perceptions sont trop légères pour être retenues :

Quand nous ne fixons point notre attention, en sorte que nous recevons les perceptions qui se produisent en nous sans être plus avertis des unes que des autres, la conscience en est si légère que si l'on nous retire de cet état, nous ne nous souvenons pas d'en avoir éprouvé.³³

²⁷ Qu'il nous soit permis de définir le rationalisme, en référence au précepte lockéen de ne pas considérer l'âme en physicien, comme la posture théorique qui, précisément, rend compte des opérations de l'esprit au moyen du dispositif de l'institution de nature – non pas au sens où les « empiristes » a contrario rejetteraient celui-ci au nom d'une autre conception de l'union (Locke et Condillac font de l'institution de nature une hypothèse vraisemblable) – mais au sens où ils entendent le mettre entre parenthèses au profit d'une explication purement psychologique des faits de conscience.

²⁸ Voir Malebranche, *Traité de morale*, dans *Œuvres complètes*, A. Robinet éd., 23 vol., Paris, Vrin-CNRS, 1958-1990, t. XI, I, XII, § 1, p. 137 : « [...] c'est nôtre attention, qui en qualité de cause occasionnelle détermine le cours des esprits, par lequel les traces se forment, et auxquelles traces les idées sont attachées. Tout cela en conséquence des loix de l'union de l'âme et du corps ».

²⁹ Voir Leibniz, *Discours de métaphysique*, Paris, Vrin, 1993, art. 26, p. 64 : « Ce [sc. l'expérience de l'esclave dans le *Ménon* de Platon] qui fait voir que notre âme sait tout cela virtuellement, et n'a besoin que d'*animadversion* pour connaître les vérités, et, par conséquent, qu'elle a au moins ses idées dont les vérités dépendent. »

³⁰ Voir *Essai*, ouvr. cité, I, sect. 6, § 16, p. 157 : « J'ai pensé que dans un ouvrage où je me propose d'exposer les matériaux de nos connaissances, je devais me faire une loi de ne rien établir qui ne fût incontestable et que chacun ne pût, avec la moindre réflexion, apercevoir en lui-même ».

³¹ *Ibid.*, I, sect. 2, chap. 1, § 7, p. 45 : « Mais il n'est pas vraisemblable que, quand nous donnons notre attention à un objet, toutes les fibres du cerveau soient également agitées, en sorte qu'il n'en reste pas beaucoup d'autres capables de recevoir une impression différente. »

³² *Ibid.*, § 9, p. 46.

³³ *Ibid.*, § 12, p. 47.

- 20 La légèreté des perceptions permet donc de tenir ensemble l'inexistence des perceptions inconscientes et l'impuissance manifeste que nous avons de les conserver toutes. Le refus des perceptions inaperçues vient du même coup dissocier l'attention, qui seule retient les sensations dans la durée (condition nécessaire à leur liaison), de la perception – propulsant ainsi la liaison des sensations à une place dérivée du progrès des connaissances. En somme, pour être de part en part conscient de ses objets, l'esprit se doit de ne pas les lier dans l'instant, c'est-à-dire de ne pas être toujours et immédiatement attentif.
- 21 Ainsi, ni la liaison des idées ni celle des sensations ne sont premières dans l'ordre de la connaissance : à l'origine du connaître se situent des perceptions qui se succèdent sans se lier. L'atomisme épistémologique n'est donc pas si facile à réduire qu'il n'y paraît d'abord : l'empirisme situe bien, au commencement de la connaissance, des atomes sensibles reçus par l'esprit d'une manière strictement passive³⁴. Ce qui signifie que l'essentielle activité de l'entendement, qui y est néanmoins partout affirmée, est à entendre comme activité dérivée, essentiellement engendrée³⁵. Une telle conception de l'activité peut rendre compte, ainsi que Sylvain Auroux l'a souligné³⁶, du rejet explicite, par Condillac, du syntagme d'« association » au profit de celui de « liaison » des idées : si les perceptions s'associent en cela qu'elles entrent en relation de façon telle que l'esprit quant à lui demeure strictement passif, les idées se lient compte tenu du fait que leur mise en rapport constitue l'effet d'une libre activité.
- 22 Que la liaison des idées ne doive pas être confondue avec l'origine des connaissances ne nous dit cependant pas en quoi elle peut constituer leur principe : que vient-elle fonder, mais aussi, si l'on veut faire de tout principe le commencement d'une histoire, que peut-elle initier, si ce n'est le progrès des connaissances ?

La liaison des idées comme « première expérience »

- 23 Surtout : comment la liaison des idées pourrait-elle être un principe, si elle est elle-même fondée par autre chose ? Or, c'est bien là ce que Condillac entend préciser : les idées (plus précisément, les sensations) se lient entre elles en raison des lois de l'union de l'âme et du corps, lesquelles paraissent occuper ainsi, en lieu et place de la liaison des idées, la fonction de principe des connaissances : « [...] si l'on me demande comment elle [sc. « la liaison que conserve la suite de nos perceptions »] peut elle-même être formée par l'attention, je réponds que la raison en est uniquement dans la nature de l'âme et du corps »³⁷.

³⁴ C'est ainsi de bon droit que S. Auroux fait des sensations élémentaires le point de départ de la théorie empiriste de la connaissance (voir art. cité).

³⁵ C'est un point auquel M. Pécharman confère toute l'importance qu'il mérite : « La métaphysique est ainsi assurée de son fondement, pour avoir compris que la toute première manifestation par l'âme de sa liberté ne requiert pas une création *ex nihilo* » (« Signification et langage dans l'*Essai* de Condillac », *Revue de métaphysique et de morale*, 1999, 1, p. 103). Sur le rôle de la liaison des idées dans la genèse de la liberté de l'esprit, voir également A. Charrak, « Le sens de l'expérience dans l'empirisme des Lumières : le cas de Condillac », *Quaestio*, 2004, 4, p. 229-248.

³⁶ Voir S. Auroux, art. cité : « Chez Condillac, il y a un passage des signes accidentels et naturels, qui évoquent les idées dans l'esprit au gré des circonstances qui nous présentent les objets auxquels elles sont liées, aux signes *arbitraires*, qui permettent de manipuler les idées au gré du sujet, indépendamment des circonstances. La question de la validité des connaissances n'est posée qu'une fois ce passage effectué [...]. C'est ainsi que Condillac rejette l'*association* des idées, au profit de leur *liaison* quand il s'agit de validité (voir l'article « Associer » de son *Dictionnaire des synonymes*) ».

³⁷ *Essai*, ouvr. cité, I, sect. 2, chap. 1, § 15, p. 50.

- 24 Manifestement, il s'agit là d'un héritage rationaliste : dans la *Recherche de la vérité*, Malebranche fait de la « volonté constante et immuable du créateur »³⁸, c'est-à-dire, finalement, des lois de l'union, la première cause de la liaison des idées. Selon lui, les idées se lient entre elles parce qu'elles se lient d'abord avec les traces imprimées par les objets sur les organes sensoriels. Nous savons que pour l'oratorien, comme pour Descartes avant lui, les perceptions résultent d'un processus sémiotique suivant lequel tel ou tel mouvement cérébral signifie telle ou telle sensation de l'âme, en vertu d'une institution établie par Dieu de toute éternité. Ce qui est en revanche moins souvent signalé, c'est qu'une telle institution rend également compte de la liaison des perceptions entre elles. Si les idées se peuvent lier, autrement dit, si l'esprit tisse un réseau d'images et ne se contente pas d'une appréhension pointilliste de lui-même et du monde, c'est que les traces cérébrales à l'origine des perceptions en viennent à s'associer entre elles par le flux et reflux des esprits animaux : la perception simultanée de deux idées instaure entre leurs traces respectives une conjonction qui, lors du resurgissement dans l'esprit de l'une d'entre elles, orientera les esprits animaux vers la trace de la seconde, laquelle parviendra derechef à la conscience. À la suite de Descartes, Malebranche fournit donc une explication à la fois mécaniste, physiologiste et sémiotique de la perception du monde (comme monde)³⁹.
- 25 Or, c'est bien une telle explication que Condillac mobilise à son tour : « Quand une perception est familière, les fibres du cerveau, accoutumées à fléchir sous l'action des objets, obéissent plus facilement à nos efforts. »⁴⁰ Certes, à la différence de Malebranche, l'abbé tient ce dispositif pour simplement hypothétique :
- Je suppose ici et ailleurs que les perceptions de l'âme ont pour cause physique l'ébranlement des fibres du cerveau : non que je regarde cette hypothèse comme démontrée, mais parce qu'elle me paraît plus commode pour expliquer ma pensée.⁴¹
- 26 Il n'en demeure pas moins qu'il considère l'institution divine comme la raison dernière de la liaison des idées⁴² : si l'idée de la peur est liée à celle du lieu qui l'a une fois produite, c'est, pour Condillac, parce que la trace de cette passion s'est trouvée jointe à celle des circonstances qui l'ont vue naître. Le caractère institué et en ce sens nécessaire des relations entre traces et idées autorise donc, paradoxalement, l'établissement de liaisons essentiellement contingentes entre les idées.
- 27 Condillac hérite ainsi d'un dispositif rationaliste. Dès lors, comment peut-il faire des idées liées, en lieu et place des lois de l'union, le principe de la perception mondaine ?
- 28 Pour le comprendre, il faut saisir exactement ce que l'abbé entend par « principe » – et, pour ce faire, se reporter au *Traité des systèmes*, où le sens du terme est clairement stipulé : d'après Condillac, les principes véritables sont

³⁸ Malebranche, *De la recherche de la vérité*, J.-C. Bardout éd., 2 vol., Paris, Vrin, 2006, t. I, livre II, I, chap. 5, p. 264.

³⁹ Voir dans ce dossier l'article de P. Desoche.

⁴⁰ *Essai*, ouvr. cité, chap. 2, § 24, p. 55.

⁴¹ *Ibid.*, note 16.

⁴² Sur ce point, voir G. Paganini, « Psychologie et physiologie de l'entendement chez Condillac », *Dix-huitième siècle*, n° 24, 1992, p. 165-178 (p. 167) : « Même la "liaison des idées", qui occupe une place centrale dans toute la dynamique de l'intelligence, se trouve dépendre étroitement d'une cause physiologique, à savoir la circulation des esprits animaux à travers les fibres cérébrales. »

les « faits bien constatés »⁴³. En voici la raison. Le fondement du savoir exige la certitude du principe qui en tient lieu, sans quoi l'ensemble du système n'est qu'un édifice sans fondation, tout près de s'écrouler. Le principe ne devra donc être ni une maxime générale ou abstraite, tel le principe de contradiction, ni une simple supposition, comme l'est, précisément, l'institution divine. Ainsi que le souligne André Charrak⁴⁴, le principe, chez les empiristes des Lumières, se caractérise à la fois par sa pleine détermination et son exigence d'aperception. Or, la « nature de l'âme et du corps » ne satisfait ni l'un ni l'autre de ces deux critères. Inaccessibles à la perception, les lois de l'union relèvent encore d'un dispositif très général, stipulant certes l'existence d'une correspondance entre les traces cérébrales et les sensations de l'âme, mais ne disant pas quelle trace déterminée engendre telle idée également déterminée. A contrario, la liaison des idées correspond parfaitement à ces deux réquisits : précisément déterminée tant du côté de l'objet (ainsi de l'idée d'un lieu déterminé) que de celui du sujet (l'idée de peur), la liaison des idées, aussi bien que la perception, est encore essentiellement consciente. C'est ainsi son statut d'« expérience »⁴⁵ qui fait de la liaison des idées un principe possible pour la connaissance.

- 29 Cependant, les choses se compliquent dès lors que l'on prend en compte le qualificatif de « première »⁴⁶ que Condillac accole à cette notion d'« expérience » : si la liaison des idées est un principe, et même l'unique principe de la connaissance, comment peut-elle l'être au titre de première expérience, quand on sait que la vie consciente commence avec des perceptions, et non pas avec des idées liées ?
- 30 La seule façon de le comprendre est de concevoir cette « première expérience » non comme une première fois en matière de connaissance, mais comme une origine en matière de genèse empiriste : la liaison des idées est la première expérience dans l'ordre de l'analyse, c'est-à-dire la dernière à laquelle il est possible de remonter. Autrement dit, lorsque l'on fait abstraction des jugements que nous avons appris à porter sur le monde, restent des idées liées. Le doute cartésien (ou plutôt son échec) l'atteste à lui tout seul : « Douter si deux et deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux, de quatre, d'homme, d'animal, et de raisonnable. Le doute laisse donc subsister les idées telles qu'elles sont [...] »⁴⁷
- 31 Telles qu'elles sont – c'est-à-dire non pas dans leur singularité, mais dans leur être essentiellement lié : « [...] si l'on compare des idées familières et bien déterminées, il n'est pas possible de douter des rapports qui sont entre elles »⁴⁸. L'indubitable ne se réduit donc pas à l'existence des idées : il est certes impossible, et même absurde, de douter de la présence en nous de telle et telle idée, mais il l'est tout autant, pour Condillac, de douter de leurs relations réciproques. Une idée bien déterminée entretient nécessairement des rapports avec telle autre du même genre : l'idée de « deux » bien pensée donne immédiatement son rapport à celle de « quatre ». Autrement dit, il n'est (tout

⁴³ *Traité des systèmes*, ouvr. cité, chap. 1, p. 4.

⁴⁴ Voir A. Charrak, « Les systèmes du savoir au XVIII^e siècle. Une analyse de la raison connaissante », *Labyrinthe* n° 34, 2010, 1, E. Cassan éd., p. 26.

⁴⁵ *Essai*, ouvr. cité, introduction, p. 23 : « [...] nous ne devons aspirer qu'à découvrir une *première expérience*, que personne ne puisse révoquer en doute, et qui suffise pour expliquer toutes les autres ». Nous soulignons.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, II, sect. 2, chap. 3, § 33, p. 292.

⁴⁸ *Ibid.*

compte fait) pas possible de douter de « deux et deux font quatre ». Descartes a cru pouvoir le faire, quand les idées liées, ou encore les vérités, constituent pour la connaissance un fondement absolument certain.

- 32 Si l'auteur des *Méditations* a perçu la nécessité de penser *ex nihilo* le progrès des connaissances, si l'analyse empiriste peut être conçue comme l'héritière de l'analyse cartésienne, l'écart entre les deux méthodes ne saurait être dissimulé : Descartes a prétendu remonter au-delà, ou plutôt en deçà des idées jusqu'au *cogito*, quand il est impossible de faire fi des idées liées. La première des vérités n'est donc pas un « je suis, j'existe »⁴⁹ indéterminé, mais telle ou telle liaison d'idées – ou, plus précisément, toute une chaîne d'idées rattachées aux besoins du corps :

À un besoin est liée l'idée de la chose qui est propre à le soulager ; à cette idée est liée celle du lieu où cette chose se rencontre ; à celle-ci, celle des personnes qu'on y a vues ; à cette dernière, les idées des plaisirs ou des chagrins qu'on en a reçus, et plusieurs autres. [...] Ainsi, de toutes nos connaissances, il ne se formerait qu'une seule et même chaîne dont les chaînons se réuniraient à certains anneaux pour se séparer à d'autres.⁵⁰

- 33 En tant que « première expérience » qui vient fonder la chaîne des sciences, la liaison des idées constitue l'analogue empiriste du *cogito* cartésien. Ce qui veut dire que les sensations, dont la mise en rapport (par l'attention) a révélé le statut d'origine, ne relèvent pas d'une expérience actuelle : loin de constituer cela seul dont l'analyse empiriste, soucieuse de l'aperception des principes, peut et doit partir, la sensation n'apparaît qu'au terme d'une construction qui en signale le caractère résolument fictionnel⁵¹. Dissimulée, ou plutôt transfigurée par son devenir-idée, la sensation fait figure, pour la conscience, d'origine irrémédiablement perdue. En somme, nous n'avons pas de sensations, pas plus que nous n'avons de sensations liées. L'attention et sa puissance de liaison relèvent donc elles-mêmes d'une construction théorique : ce que nous sommes conscients de lier, ce sont uniquement des idées. Mais si les sensations nous apparaissent au moyen de l'analyse de leur liaison (par l'attention), qu'est-ce qui, à son tour, permet de construire (comme fiction) la liaison des sensations ?
- 34 Tout simplement, la liaison des idées : d'après Condillac, cette « première expérience » vient « montrer sensiblement quelle est la source de nos connaissances »⁵². C'est ce que, pour finir, nous voudrions montrer.

La liaison des signes et des idées ou le « secret »⁵³ de l'analyse

- 35 Aussi Descartes n'a-t-il pas tant méconnu la méthode analytique qu'il en a mal usé : plutôt que de remonter, par-delà les idées, jusqu'à un *cogito* tout abstrait, il

⁴⁹ Descartes, *Méditations métaphysiques*, AT IX-1, méditation seconde, p. 19.

⁵⁰ *Essai*, ouvr. cité, I, sect. 2, chap. 3, § 29-30, p. 58.

⁵¹ Voir A. Charrak, *Empirisme et théorie de la connaissance*, ouvr. cité, p. 70 : « Dans cette perspective, une objection de principe consiste à dire que les éléments simples, comme les sensations, n'accèdent jamais à la conscience et qu'ils ne se phénoménalisent pas – ce qui affecte d'un caractère strictement hypothétique les prétendues histoires naturelles de l'âme des empiristes. Mais une intelligence plus profonde de la genèse, qui fut peut-être l'une des conquêtes marquantes de Condillac [...], consiste à saisir qu'elle comporte nécessairement une *dimension rétroactive* [...] ». Dès lors, il faut aller jusqu'à dire que la sensation « est, en somme, principe d'intelligibilité de ce qui l'abolit » ; A. Charrak, *De l'empirisme comme épreuve*, rapport de synthèse proposé pour l'obtention de l'habilitation à diriger les recherches, École normale supérieure Lettres et sciences humaines, 2008, p. 21.

⁵² *Essai*, ouvr. cité, introduction, p. 23.

⁵³ *Ibid.*, II, sect. 2, chap. 3, § 39, p. 295 : « J'ai dit que l'analyse est l'unique secret des découvertes ; mais, demandera-t-on, quel est celui de l'analyse ? La liaison des idées ».

aurait dû appliquer l'analyse aux idées mêmes. Car il ne saurait s'agir de s'en tenir à la liaison des idées : première expérience dans l'ordre de la genèse, elle ne l'est pas dans celui de la connaissance, laquelle s'origine bel et bien dans la sensation. Remontons par-delà les idées liées : nous découvrirons des liaisons de sensations, dérivées, nous le savons, d'atomes sensibles définitivement perdus. Autrement dit, en deçà des images d'objets liées entre elles dans notre esprit, il existe du sensible non représentatif, qui n'est certes pas encore de l'ordre de la connaissance, mais constitue néanmoins ce à partir de quoi nous pouvons engendrer cette dernière.

- 36 La liaison des idées constitue donc le principe des connaissances en tant qu'elle est la première (ou la dernière) expérience à laquelle l'esprit peut accéder. La perception quant à elle ne s'aperçoit pas : si percevoir, c'est être conscient des impressions que les objets occasionnent en nous, si, en somme, percevoir équivaut à sentir, alors nous ne percevons pas davantage que nous ne sentons. Le principe des connaissances ne se caractérise donc pas seulement par son exigence d'aperception : apparaissant de droit, il doit également, pour offrir au savoir une fondation certaine, l'être pleinement de fait. Cependant, il est temps de préciser : ce qui relève d'une telle aperception n'est pas seulement la liaison des idées. Ou plutôt, c'est la liaison des idées en tant que celles-ci sont liées aux signes du langage. Les idées ne nous apparaissent en effet que par la médiation de leurs signes, c'est-à-dire les mots : pas plus que nous ne pouvons abstraire la dimension représentative de l'idée et retrouver la sensation à l'état de nature, nous ne sommes aujourd'hui capables de séparer l'idée de son signe institué. Cependant, si la sensation existe sans l'idée qui fait d'elle une image, si, *stricto sensu*, elle n'existe même qu'en tant qu'elle n'est pas une idée, celle-ci, en revanche, est tout à fait inséparable du signe qui sert à la désigner.
- 37 C'est ce qu'établit Condillac dans la section de son *Essai* intitulée « De l'opération par laquelle nous donnons des signes à nos idées »⁵⁴. Le signe arbitraire, loin d'habiller l'idée, vient lui donner corps. Aussi pouvons-nous très bien percevoir une pépite d'or⁵⁵, ou en avoir la sensation, sans disposer du mot « or ». C'est ce que font les bêtes. Mais nous ne pouvons avoir l'idée de l'or, c'est-à-dire l'image mentale d'un ensemble de qualités sensibles telles que la couleur jaune, la malléabilité et la capacité à se dissoudre dans l'eau régale, sans disposer d'un signe qui tienne ensemble ces qualités. Car alors, de deux choses l'une : ou bien j'énumère, pour mon compte ou pour celui d'un autre, l'ensemble des attributs que je sais appartenir à cette substance, et je n'ai pas l'idée d'une chose, mais d'une multitude de choses ; ou bien je ne songe qu'à l'un d'entre eux, disons la couleur jaune, et j'ai bien l'idée d'une chose, mais cette chose n'est pas de l'or. La fonction du signe est ainsi de résoudre un paradoxe : il permet seul de tenir ensemble l'unicité du signifiant avec la multiplicité de ses propriétés.
- 38 Mais il y a plus. Que le signe engendre l'idée n'est pas un point accessoire dans la théorie de la liaison des idées. Autrement dit, il n'est pas contingent que les idées, essentiellement liées à des signes, se lient aussi entre elles. Pour Condillac, la liaison des signes et des idées conditionne la liaison des idées entre elles : « Les idées se lient avec les signes, et ce n'est que par ce moyen [...] qu'elles se lient entre elles »⁵⁶, de telle sorte que l'expérience que nous faisons des rapports (arbitraires) de signification est celle-là même qui se trouve au principe de l'empirisme. C'est une thèse inédite qu'énonce ici l'abbé.

⁵⁴ I, sect. 4, chap. 1, p. 114.

⁵⁵ *Ibid.*, § 7, p. 117-118.

⁵⁶ *Ibid.*, introduction, p. 24.

- 39 Certes, Malebranche et Locke l'ont entraperçue avant lui, mais entraperçue seulement. Après avoir situé la première cause de la liaison des idées dans « la nature, ou la volonté constante et immuable du créateur »⁵⁷, et la seconde dans « l'identité du temps »⁵⁸, l'oratorien signale ainsi que la troisième de ces « causes fort considérables »⁵⁹ réside dans ce qu'il appelle « la volonté des hommes »⁶⁰, autrement dit, dans l'institution en vertu de laquelle un mot est joint à une idée. Si, selon lui, les idées se peuvent lier indépendamment d'un tel pouvoir de choix⁶¹, les conventions par lesquelles les hommes associent tel signe à telle idée garantissent la pérennité de ces liaisons. En effet, le langage permet à l'âme de réveiller ses idées autant de fois que bon lui semble, et d'imprimer ainsi leurs traces profondément dans le cerveau – condition d'une liaison d'idées qui ne soit pas accidentelle. Aussi le langage permet-il à l'homme de se libérer du joug des circonstances, en produisant artificiellement cette « identité du temps » par laquelle une idée s'associe avec une trace qui ne lui est pas naturellement jointe⁶². Sans les mots, les idées se peuvent lier entre elles, mais d'une manière à ce point relative aux circonstances que seul le hasard fera que s'associent derechef les traces, et par là même les idées, qui auront été une première fois liées.
- 40 De son côté, Condillac estime que le langage ne vient pas seulement garantir la liaison des idées entendue comme liaison d'idées pérenne : selon lui, en l'absence de signes, seules des sensations se peuvent lier. Avoir une idée suppose une réflexion de l'esprit sur ce qu'il perçoit, réflexion qui vient doter la sensation d'une dimension représentative. Or, une telle activité de l'esprit, synonyme de maîtrise de ses opérations, suppose la médiation des signes⁶³. Comme l'a bien perçu Malebranche, le signe libère l'esprit des circonstances, en lui donnant le pouvoir de réveiller à son gré telle ou telle perception – ou plutôt, telle ou telle liaison de perceptions. Simplement, l'oratorien n'a pas saisi qu'une telle libération produisait simultanément le devenir-idées de ce qui n'est d'abord que sensations. Ainsi, pour Condillac, le processus de signification est-il celui-là même de la liaison des idées.
- 41 Avec l'*Essai* de 1746, le langage ou « la volonté des hommes » devient donc la seule cause de la liaison des idées – la « volonté du créateur » et « l'identité de temps » ne produisant quant à elles que des liaisons de sensations. Ainsi, dire avec Condillac que les sens ne donnent aucune idée⁶⁴, ce n'est pas refuser à la sensation son statut d'origine des connaissances, mais à l'institution divine la fonction qui lui était jusqu'à présent attribuée.
- 42 Il n'empêche que l'abbé a pu trouver dans la *Recherche* matière à élaborer sa thèse⁶⁵ – et ce, en dépit de cette déclaration où la mauvaise foi se mêle à la justesse de l'analyse :

⁵⁷ *De la recherche de la vérité*, ouvr. cité, p. 264.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 265.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 264.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 265.

⁶¹ En vertu de l'institution divine conjugée à « l'identité du temps ».

⁶² Ce qui n'est autre que le principe même de la liaison des idées.

⁶³ *Ibid.*, § 49, p. 70 : « Il semble qu'on ne saurait se servir de signes d'institution si l'on n'était pas déjà capable d'assez de réflexion pour les choisir et pour y attacher des idées. »

⁶⁴ *Ibid.*, I, sect. 1, chap. 2, § 11, p. 37 : « [...] il ne faut pas dire que nos sens nous trompent, ou qu'ils nous donnent des idées obscures et confuses : la moindre réflexion fait voir qu'ils n'en donnent aucune. »

⁶⁵ C'est le point développé par A. Charrak dans un chapitre qu'il consacre à la liaison des idées chez Condillac. Voir *Empirisme et métaphysique*, ouvr. cité.

Quant aux cartésiens et aux malebranchistes, ils ont été aussi éloignés de cette découverte [sc. la nécessité des signes] qu'on peut l'être. Comment soupçonner la nécessité des signes, lorsqu'on pense [...] avec Malebranche que nous voyons toutes choses en Dieu ?⁶⁶

- 43 Condillac refuse ici d'endosser la moindre dette envers l'oratorien, en arguant, au demeurant de très bon droit, que la théorie de la vision en Dieu n'attribue aucun rôle au langage : les idées, qui, *stricto sensu*, résultent toutes d'une telle « vision », possèdent la stabilité nécessaire à l'établissement de leurs liaisons : leur situation dans l'entendement divin leur garantit d'emblée la permanence que, dans le second livre de la *Recherche*, Malebranche fait encore résulter de la répétition des traces *via* les signes du langage. En somme : à s'en tenir au troisième livre de l'ouvrage, qui distingue radicalement l'idée de la sensation, la remarque de Condillac est pour le moins incontestable. L'abbé oublie cependant de signaler qu'existent selon Malebranche des sensations, encore baptisées « idées » dans le second, qui, quant à elles, ne se lient de façon pérenne qu'en tant qu'elles sont reliées à certains signes. Pour concevoir les signes comme la cause de la liaison des idées, il lui aura donc « suffi » de réduire les « idées » du second livre de la *Recherche* au rang de sensations – à l'exception de celles qui, chez Malebranche, ne se lient qu'avec les mots, conçues désormais (a contrario) comme de véritables liaisons d'idées. Dès lors, la théorie de la vision en Dieu devient totalement superflue.
- 44 Locke, de son côté, était déjà allé plus loin que Malebranche en concevant le langage comme nécessaire à la liaison comme telle, ou combinaison d'idées simples en idées de modes mixtes : selon lui, celles-ci ne se lieraient en aucune façon, si les hommes n'avaient donné un nom à l'assemblage des idées simples en lequel elles consistent. C'est ce que souligne Condillac, et qui rend compte du fait que d'après lui, Locke est « le premier qui ait écrit sur cette matière en vrai philosophe »⁶⁷. L'argument lockéen, repris dans l'*Essai* de 1746, est le suivant :
- [...] l'esprit ayant mis de la liaison entre les parties détachées de ces idées complexes [sc. celles de modes mixtes], cette union qui n'a aucun fondement particulier dans la nature, cesseroit, s'il n'y avoit quelque chose qui la maintint, et qui empêchât que ces parties ne se dispersassent. Ainsi, quoique ce soit l'esprit qui forme cette combinaison, c'est le nom, qui est, pour ainsi dire, le nœud qui les tient étroitement liés ensemble.⁶⁸
- 45 D'après Locke, le langage conditionne donc certaines liaisons d'idées simples en idées (plus) complexes. Cependant, Condillac remarque⁶⁹ à juste titre que, selon le philosophe anglais, l'esprit peut aussi former des « propositions mentales »⁷⁰, des enchaînements d'images, sans que celles-ci soient habillées de mots. Ce discours sans parole vaut en réalité pour toutes les idées, exceptées celles de modes mixtes, et partiellement de modes simples, tels les nombres qui, d'après Locke, sont « à peine »⁷¹ concevables si l'on fait abstraction des signes du langage.

⁶⁶ *Ibid.*, I, sect. 4, chap. 2, § 27, p. 132.

⁶⁷ *Ibid.*, introduction, p. 26.

⁶⁸ *Essay*, ouvr. cité, livre III, chap. 5, § 10, p. 349.

⁶⁹ *Essai*, ouvr. cité, I, sect. 4, chap. 2, § 27, p. 131 : « Il [sc. Locke] suppose que l'esprit fait des propositions mentales dans lesquelles il joint ou sépare les idées sans l'intervention des mots. Il prétend même que la meilleure voie pour arriver à des connaissances serait de considérer les idées en elles-mêmes ; mais il remarque qu'on le fait fort rarement, tant, dit-il, la coutume d'employer des sons pour des idées a prévalu parmi nous. Après ce que j'ai dit, il est inutile que je m'arrête à faire voir combien tout cela est peu exact. »

⁷⁰ *Essay*, ouvr. cité, livre IV, chap. 5, § 3, p. 475.

⁷¹ *Ibid.*, livre II, chap. 16, § 5, p. 156 : « [...] comme les différents modes des nombres ne sont dans notre esprit que tout autant de combinaisons d'unités, qui ne changent point, et ne

Les idées de substance, notamment, ne requièrent pas d'être signifiées par des mots, dans la mesure où leur signifiant possède en lui-même le principe nécessaire à leur unité dans l'esprit, à savoir ce « je ne sais quoi » qui se tient sous les qualités et que l'on appelle précisément « substance »⁷². Ainsi, lorsque Condillac se réapproprie l'exemple de l'or, c'est pour le requalifier entièrement. Pour Locke, le mot « or » ne vient pas unifier des attributs que la substance « or » suffit à lier dans l'esprit, mais faire croire (à tort) que l'idée qu'il signifie est adéquate à son objet⁷³. Pour l'abbé, le mot ne dissimule pas tant l'absence d'idées, qu'il ne leur confère une existence. Il n'en demeure pas moins que Locke a perçu l'absolue nécessité des signes pour une sorte de liaison d'idées, quand Malebranche ne l'admet que pour leur pérennité.

46 En un autre sens cependant, l'auteur de la *Recherche* va plus avant que Locke dans l'importance attribuée aux signes du langage : si des idées qui ne se lient qu'un moment, au cours de telle ou telle « identité de temps », ne produisent que des liaisons accidentelles, si seules les liaisons pérennes forment d'authentiques liaisons d'idées, alors le langage devient la cause unique de la liaison des idées. C'est bien là ce que l'oratorien reconnaît : « Ainsi la volonté des hommes est nécessaire pour régler la liaison des mêmes idées avec les mêmes traces [...] »⁷⁴. Nous avons là la thèse exacte que Condillac établit dans l'*Essai*, à cette différence près que l'oratorien refusera finalement le nom d'idées aux perceptions ainsi produites.

47 Cependant, Malebranche s'aventure ainsi sur une voie périlleuse : si, en dernière instance, c'est le langage qui assure la liaison des idées, l'institution par laquelle Dieu a associé telle trace à telle perception ne joue plus qu'un rôle de second plan dans la liaison des idées – laquelle est bien plutôt assurée au moyen des signes institués par les hommes réunis en société. C'est pourquoi il ne reste plus à Malebranche, pour éviter cette conséquence, qu'à faire du langage une inclination naturelle, c'est-à-dire un effet voulu par Dieu :

Ainsi la volonté des hommes est nécessaire pour régler la liaison des mêmes idées avec les mêmes traces, quoique cette volonté de convenir ne soit pas tant un effet de leur choix et de leur raison, qu'une impression de l'Auteur de la nature qui nous a tous faits les uns pour les autres, et avec une inclination très forte à nous unir par l'esprit, autant que nous le sommes par le corps.⁷⁵

48 Mais qu'est-ce qui témoigne d'une telle inclination ? L'existence avérée d'un langage des passions. Selon Malebranche, comme pour Descartes avant lui, Dieu ne s'est pas contenté d'instituer les rapports sémiotiques qui unissent les idées et les traces : il a également fait en sorte qu'à chacune des passions de l'âme soient unis un ou plusieurs signes, à l'aide desquels autrui peut accéder à mon intériorité. À titre d'illustrations des effets de la « volonté constante et immuable du créateur », l'oratorien cite ainsi la « [...] liaison naturelle, et qui ne dépend point de notre volonté, [...] entre les traces que produisent dans notre cerveau le

son capables d'aucune autre différence que du plus ou du moins, il semble que des noms ou des signes particuliers sont plus nécessaires à chacune de ces combinaisons distinctes, qu'à aucune autre espèce d'idées. La raison de cela est, que sans de tels noms ou signes à peine pouvons-nous faire usage des nombres en comptant, surtout lorsque la combinaison est composée d'une grande multitude d'unités ; car alors il est difficile d'empêcher, que de ces unités jointes ensemble sans qu'on ait distingué cette collection particulière par un nom ou par un signe précis, il ne s'en fasse un parfait chaos ». Nous soulignons.

⁷² *Ibid.*, chap. 23, § 4, p. 232.

⁷³ *Ibid.*, livre III, chap. 6, § 19, p. 361-362.

⁷⁴ *De la recherche de la vérité*, ouvr. cité, livre II, première partie, chap. 5, p. 266.

⁷⁵ *Ibid.*

cri d'un homme, ou d'un animal qui souffre et que nous entendons se plaindre, l'air du visage d'un homme qui nous menace ou qui nous craint, et les idées de douleur, de force, de faiblesse, et même entre les sentiments de compassion, de crainte et de courage qui se produisent en nous »⁷⁶. Issus du langage (naturel) des passions, les signes arbitraires sont ainsi reconductibles à sa cause, savoir l'institution divine. Au final, c'est donc bien la volonté du créateur qui, selon Malebranche, forme la raison dernière de la liaison des idées.

- 49 Si Condillac le reconnaît aisément, il donne à cette thèse une tout autre signification – ou plutôt, il la restreint autant que faire se peut : d'après lui, les lois de l'union rendent compte de la seule liaison des sensations – la liaison des idées dépendant quant à elle d'une institution exclusivement humaine. En effet, les signes qui, selon lui, produisent des idées liées, sont ceux d'un langage qui n'a rien de naturel. Si, à l'instar de Malebranche, l'abbé instaure le langage des passions (ou langage d'action) en origine du langage institué, il refuse de concevoir celui-là par le prisme de l'institution de nature. D'après lui, le langage des passions ne constitue pas un effet voulu par Dieu. Il est l'œuvre des hommes, et le fruit des circonstances :

D'abord, tous deux [sc. deux enfants qui auraient survécu au déluge] se firent une habitude de connaître à ces signes les sentiments que l'autre éprouvait dans le moment; ensuite ils s'en servirent pour se communiquer les sentiments qu'ils avaient éprouvés.⁷⁷

- 50 Autrement dit, les signes des passions connaissent une genèse que Malebranche n'a pas su voir : si l'on peut parler de « signes naturels », c'est en tant qu'il existe des « cris que la nature a établis pour les sentiments de joie, de crainte, de douleur, etc. »⁷⁸ au titre de simples suites de ces passions. Ce sont les hommes qui, nous dit-il, instituent ces signes en tant que signes. Ainsi que le souligne Martine Pécharman⁷⁹, la division condillacienne des signes⁸⁰ en accidentels, naturels et d'institution a paradoxalement pour fin de ne considérer comme tels que ceux qui résultent d'une convention humaine – à la condition de signaler qu'une telle convention ne se limite pas aux mots : un signe naturel comme le cri devient conventionnel dès lors que les hommes, dans le but de se communiquer leurs passions, en font non plus l'effet, mais le signifiant de la peur ou de la douleur. Avant d'être le signe de la peur, le cri en est la simple suite, lié, comme on sait, au lieu ou à l'objet qui l'aura engendré⁸¹. D'où l'importance absolument décisive de la seconde genèse entreprise dans l'*Essai*. S'il ne suffit pas de remonter de nos jugements actuels à la première opération de l'âme, savoir la perception, s'il faut aussi commencer au langage d'action, c'est que l'« histoire du langage » ne laisse plus « aucun doute sur l'origine de nos idées »⁸² : reconstruite au moyen de la fiction des deux enfants réchappés du déluge, une telle histoire signale que la liaison des signes et des idées, loin d'être un effet divin, s'enracine dans une liaison de sensations déterminée par les circonstances de la vie.
- 51 La liaison des idées constitue donc le « secret de l'analyse » : si faire des découvertes requiert une approche génétique du progrès des connaissances, un tel progrès suppose de lier des idées depuis des liaisons déjà construites. Aussi

⁷⁶ *Ibid.*, p. 264.

⁷⁷ *Essai*, ouvr. cité, II, sect. 1, chap. 1, § 3, p. 164.

⁷⁸ *Ibid.*, I, sect. 2, chap. 4, § 35, p. 62.

⁷⁹ Voir M. Pécharman, ouvr. cité, p. 94.

⁸⁰ *Essai*, I, sect. 2, chap. 4.

⁸¹ *Ibid.*, II, sect. 1, chap. 1, § 3, p. 164.

⁸² *Ibid.*, introduction, p. 24.

la liaison des idées est-elle « sans comparaison le principe le plus simple, le plus lumineux et le plus fécond »⁸³ que l'on puisse assigner à l'ordre du savoir. « Secret de l'analyse », elle l'est surtout en ce qu'elle intronise la sensation en origine des connaissances. En somme : la liaison des idées révèle l'originalité de la sensation. Contre ses propres déclarations, Condillac dissocie donc le principe de l'origine. Certes, l'ouvrage de 1746 fait correspondre l'ordre de la découverte avec celui de l'exposition des connaissances, mais au moyen d'un troisième ordre : celui qui part de la liaison des idées comme « première expérience » pour reconstruire comme fiction la liaison des sensations – et par suite, la sensation elle-même. La connaissance commence avec les sens, *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* commence avec la perception sensible, mais la correspondance des deux ordres présuppose un autre commencement (celui de l'enquête philosophique), la liaison des idées, qui seule bénéficie de l'aperception de fait requise par tout principe.

- 52 À ce titre, la liaison des idées (ou plutôt des signes et des idées) ne fait rien de moins qu'instituer l'empirisme comme théorie de la connaissance. Pour ce faire, rejeter l'innéisme (à la manière de Locke dans son *Essay*) ne suffit pas. Ou plutôt, cela suffit, mais à la condition de comprendre (ce que Locke n'a pas fait) qu'une telle innéité ne doit pas être seulement conçue comme celle des idées : ainsi que le souligne Descartes⁸⁴, dire qu'une idée est innée se réduit à dire que nous possédons naturellement la faculté de la produire. Autrement dit, l'innéité est d'abord celle des rapports divinement institués entre les idées et les traces. Or, c'est précisément ce que le concept condillacien de liaison des idées vient défaire : si les idées ne se lient qu'en tant qu'elles sont liées avec les signes du langage, et si les signes du langage (comme langage des passions), loin d'être institués par Dieu, s'enracinent dans des liaisons de sensations que seuls les hommes transforment en rapports de signification, la production des idées se détache de la causalité divine. Une telle substitution du langage humain à l'institution divine opère donc le passage du rationalisme classique à l'empirisme des Lumières.
- 53 Dans ce cadre, il devient difficile de continuer à faire de Locke son fondateur. Lorsque le philosophe anglais réfute les idées et principes innés, il laisse intacte l'une des principales thèses rationalistes : celle suivant laquelle les lois de l'union viennent causer les idées. Dès lors, tout se passe comme si une contradiction traversait tout *l'Essay* : d'un point de vue condillacien, la thèse selon laquelle les connaissances viennent des sens est difficilement compatible avec celle selon laquelle les idées peuvent se lier sans la médiation des signes. Cependant, Condillac ne laisse pas de faire de Locke le premier des empiristes : de même que Galilée a démontré l'héliocentrisme que Copernic avait seulement affirmé, Locke a-t-il fondé l'empirisme que Bacon s'était contenté d'entrevoir⁸⁵. Il est possible que l'abbé songe ici à la nécessité des signes que l'auteur de *l'Essay* a néanmoins aperçue pour l'une des catégories d'idées, celle des modes mixtes. Cependant, il faudra attendre l'article « Locke » de *l'Encyclopédie*, rédigé par Diderot, pour que la position issue de Condillac soit clairement énoncée :

⁸³ *Ibid.*, II, sect. 2, chap. 3, § 43, p. 298.

⁸⁴ Voir *Troisièmes objections et réponses* (à Hobbes), AT IX-1, p. 147 : « Lorsque je dis que quelque idée est née avec nous (*nobis esse innatam*), ou qu'elle est naturellement empreinte en nos ames, je n'entens pas qu'elle se presente toujours à nostre pensée, car ainsi il n'y en auroit aucune ; mais seulement, que nous avons en nous-mêmes la faculté de la produire (*facultatem illam eliciendi*) ».

⁸⁵ *Essai*, ouvr. cité, introduction, p. 25 : « Bacon est peut-être le premier qui l'ait aperçue [sc. la « vérité » selon laquelle « toutes nos connaissances viennent des sens »]. [...] Enfin Locke l'a saisi [sc. ce « principe »], et il a l'avantage d'être le premier qui l'ait démontré ».

Il [Locke] renouvela l'axiome, il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans la sensation, & il conclut qu'il n'y avait aucun principe de spéculation, aucune idée de morale innée. *D'où il aurait pu tirer une autre conséquence très utile; c'est que toute idée doit se résoudre en dernière décomposition en une représentation sensible, & que puisque tout ce qui est dans notre entendement est venu par la voie de la sensation, tout ce qui sort de notre entendement est chimérique, ou doit en retournant par le même chemin trouver hors de nous un objet sensible pour s'y rattacher.*⁸⁶

- 54 Ce texte, ô combien paradoxal, puisqu'il semble dire que Locke a et n'a pas situé dans la sensation l'origine des connaissances, s'éclaire par les lignes qui suivent, dans lesquelles Diderot reproche à son prédécesseur d'avoir confondu idée et sensation faute d'avoir saisi la nécessité des signes :

*Il (sc. Locke) me paroît avoir pris souvent pour des idées des choses qui n'en sont pas [...] ; tel est, par exemple, le froid, le chaud, le plaisir, la douleur, la mémoire, la pensée, la réflexion, le sommeil, la volonté, & c. ce sont des états que nous avons éprouvés, & pour lesquels nous avons inventé des signes, mais dont nous n'avons nulle idée, quand nous ne les éprouvons plus.*⁸⁷

- 55 Une telle nécessité des signes a davantage été perçue par l'auteur de la *Recherche*, en tant qu'il l'a appliquée à l'ensemble des sensations. Dès lors, tout se passe comme si Condillac avait non seulement remis Locke dans le bon ordre en situant les signes entre les sensations et les idées⁸⁸, mais aussi bien Malebranche, en requalifiant chacune des causes qu'il assigne à la liaison des idées. Plus précisément, l'abbé aurait fait jouer Locke contre Malebranche et Malebranche contre Locke : si la nécessité des signes vaut pour les idées en tant que telles, non pour les sensations, les impressions que les lois de l'union nous transmettent constituent des sensations, et non pas des idées.

- 56 Loin de menacer l'édifice condillacien et l'atomisme qui peut légitimement le qualifier⁸⁹, le statut principal de la liaison des idées vient fonder l'un et l'autre :

86 *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*. Mis en ordre et publié par M. Diderot [...], et quant à la partie mathématique, par M. d'Alembert, 17 vol., Paris, Briasson, David, Le Breton, Durand; puis Neuchâtel, S. Faulche, 1751-1765, vol. IX, article « Locke », p. 626 b.

87 *Ibid.*

88 *Essai*, ouvr. cité, introduction, p. 25-26 : « Il [sc. Locke] a vu, par exemple, que les mots et la manière dont nous nous en servons peuvent fournir des lumières sur le principe de nos idées; mais parce qu'il s'en est aperçu trop tard, il n'a traité que dans son troisième livre une matière qui devait être l'objet du second. »

89 Se pose dès lors la question de savoir si de tels atomes sensibles doivent s'entendre comme des parties d'objet (auquel cas connaître consisterait à agréger entre elles des sensations élémentaires) ou bien comme des tous (auquel cas le processus de la connaissance serait celui de l'analyse). Si l'*Essai* de Locke semble plaider pour la première hypothèse (d'après lui, les idées simples sont telles parce qu'elles entrent dans l'esprit pures et sans mélange, et ce, en raison de la spécificité de chaque organe), celui de Condillac énonce clairement l'autre thèse – savoir, que nos premières perceptions sont globales ou synthétiques : « Les notions complexes des substances étant connues les premières, puisqu'elles viennent immédiatement des sens, devaient être les premières à avoir des noms. À mesure qu'on fut capable de les analyser, en réfléchissant sur les différentes perceptions qu'elles renferment, on imagina des signes pour des idées plus simples. Quand on eut, par exemple, celui d'*arbre*, on fit ceux de *tronc*, *branche*, *feuille*, *verdure*, etc. On distingua ensuite, mais peu à peu, les différentes qualités sensibles des objets [...] » (*Essai*, ouvr. cité, II, sect. 1, chap. 9, § 82, p. 220). Connaître revient donc à analyser des sensations primitives, lesquelles peuvent bien être appelées « atomes », dès lors que l'on fait de la simplicité une propriété non pas de l'objet, mais de la modification de l'âme ainsi produite. Et Condillac ne se contredit pas lorsqu'il écrit par ailleurs que « Toutes nos premières idées ont été particulières; c'étaient certaines sensations de lumière, de couleur, etc. » (*ibid.*, I, sect. 5, § 6, p. 135). À l'origine du connaître, il y a bien du simple, ou du particulier, seulement ce particulier ne se réduit pas à des sensations fragmentées de qualités premières ou bien

à l'origine des connaissances se situent bien des sensations, dont le caractère d'atomes n'interdit pas, mais au contraire permet, de concevoir l'activité constitutive de tout savoir.

secondes : dire que la connaissance commence avec « certaines sensations de lumières, de couleur, etc », n'est pas nier qu'elle commence par des ensembles – mais seulement que ces ensembles n'apparaissent pas d'emblée comme des objets. En ce sens, l'atome sensible originaire est un mythe seulement si l'on en fait ce qu'il n'est pas, à savoir une idée simple (autrement dit une abstraction).